Notre Seigneur Jésus Christ Roi de l'Univers — Année A
Dimanche 22 Novembre 2026 – Église St Joseph-Artisan
Evangile Mt 25, 31-46
« On ne craint pas celui qu'on aime. »

Homélie du Père Philippe.

Ne commencez pas, je vous en supplie, par la peur dans votre relation à Dieu. La peur est le langage des marchands, des huissiers, du monde moderne, qui n'aime rien tant que ce qui terrifie parce que la terreur se monnaie. Le jugement dont parle le Christ n'est pas de cette famille-là. C'est une moisson ! Et une moisson, qu'est-ce que c'est, sinon le jour le plus joyeux de l'année, celui où tout ce qui a souffert, germé, lutté contre l'ivraie, tombe enfin en grains dans les greniers.

Un royaume divisé court à la ruine. C'est vrai ! Notre monde se charge de le démontrer. Mais retournez la phrase : un royaume uni ne court plus du tout à sa fin, il demeure. Le Royaume qui vient sera ce royaume-là. Pas de divisions, plus d'ivraie, plus de boucs à côté des brebis. Comme dit l'Écriture avec une candeur magnifique : voici les justes ! Qui sont les justes, sinon les saints ? Et qui sont les saints, sinon des personnes comme vous et moi qui ont essayé de dire oui le plus souvent possible, tout simplement, sans que personne ne le remarque ?

Oui, il y aura bien un jugement. Il ne sera pas un arbitrage, un inventaire de notaire, une pesée de bonnes œuvres sur la balance de l'épicier. Ce sera le premier acte d'inauguration du Royaume. L'ouverture d'une fête, pas la clôture d'un dossier. Quand on parle de justice, les âmes sensibles commencent à trembler, tant nous avons l'habitude de tailler Dieu à la mesure de nos petits tribunaux. Prenez garde : c'est là le véritable blasphème, non pas d'exiger trop de Dieu, mais de lui en accorder si peu.

Ah ! Je connais votre objection, elle est admirable, elle est trop souvent la mienne. Elle est la plaidoirie des boucs, imparable : "En prison ? Mais il y avait là des criminels qui purgeaient une peine légitimement infligée. J'avais faim ? Nous ne nous connaissions pas, je n'avais aucune obligation envers vous. Étranger ? Vous êtes venus chez nous sans qu'on vous en prie, ne vous plaignez pas. Nu ? La vie n'est facile pour personne, il vous restait à travailler. Malade ? Nous n'étions ni médecin ni infirmière." Rien à répondre. Le strict respect des obligations. Des arguments d'huissier dans une robe d'avocat. Cette plaidoirie gagnerait dans tous les tous tribunaux de la terre.

Mais le Christ ne juge pas dans nos tribunaux. Et voici la nouvelle admirable, voici l'évangile : le Christ n'appelle pas « sauvés », les philanthropes, les sensibles, les pleurnicheurs du dimanche. Il appelle les justes. Ceux qui ont pratiqué la justice, non la petite justice des codes et des contrats, mais celle-là qui part de si haut qu'elle voit toujours très loin, celle qui n'est pas contre la charité parce qu'elle en vit, comme la lampe vit de l'huile, comme la flamme vit du bois qu'elle dévore.

Car qu'ont-ils fait, les justes, pour mériter le Royaume ? Rien d'extraordinaire, voilà le secret. Ils ont visité un prisonnier sans lui demander s'il était innocent. Ils ont vu un frère, à qui quoi qu'il ait fait, on ne peut pas enlever d'être un homme, une créature de Dieu qui a droit à l'estime et à la dignité. Visiter les prisonniers est une œuvre de justice. La faim, la soif, la nudité, cela crée par soi-même un devoir d'attention : celui qui manque de l'essentiel n'est pas un inconnu, il a un droit sacré sur nous. L'étranger, on ne l'a pas fêté comme un roi, on l'a simplement accueilli comme il devait l'être : la chair de notre chair, l'os de nos os. Vous voyez ? Les justes

n'ont rien accompli d'impossible. Ils ont seulement écouté leur cœur et fait ce que le monde appelle des folies et ce que Dieu appelle « justice ».

C'est une justice illuminée par la grâce, tirée vers le haut par le don de l'amour, de la charité, de la miséricorde. Ce n'est pas contre nous, cette justice. Elle est pour nous. Écoutez bien : quand l'Église envoie ses prêtres, ses religieuses, ses laïcs dans les prisons, ce n'est pas de la compassion décorative, c'est un ministère de justice. Quand elle se tient auprès des petits, des étrangers, des pauvres, elle ne fait pas œuvre de pitié, elle fait œuvre de vérité. Il n'y a pas de miséricorde sans justice, entendez : il n'y a pas d'amour qui ne soit pas vrai.

Et Pie XI, ce vieux pape qui savait voir loin, en instituant cette fête du Christ Roi Souverain de l'Univers n'a pas voulu consoler les âmes, il a voulu rappeler que la royauté du Christ s'étend à toute chose, y compris la société des hommes. Dans la cité, cette haute justice qui s'ouvre sur la charité prend un nom magnifique : la solidarité. La conscience joyeuse que chacun, selon ses capacités, doit se soucier du bien commun et de ses semblables. Rien n'est plus étranger à la solidarité que cette justice de mathématicien qui s'arrête strictement à mes intérêts privés.

Songez-y, parce que là se joue notre espérance commune. Le jour où l'on abrégera médicalement la vie des malades, des vieillards trop lourds à porter, on croira bafouer seulement la charité. On bafouera aussi la justice et l'on brisera la solidarité entre nous, La confiance entre malades et bien portants, entre vieux et jeunes, sera mise à mal. Le malade regardera son médecin avec une arrière-pensée. La reconnaissance de la dignité des malades et des personnes âgées sera irrémédiablement atteinte. Et la société qui aura fait cela sera moins vivable. Inversement, chaque fois que nous voyons dans les malades notre semblable, chaque fois que nous lui rendons sa dignité, nous rendons la société plus vivable, plus fraternelle, plus vivante. Ce n'est pas de la charité, c'est de la justice, et c'est la plus belle politique du monde.

Enfin, et c'est le dernier don du Maître, le plus délicieux de ses dons : pour nous mouvoir sur ce chemin, il ne se contente pas d'ordonner, il vient nous attendre dans les petits. Il se fait lui-même notre prochaine étape ! Tout ce qui est fait aux plus petits d'entre les siens, c'est à lui qu'on le fait. C'est là qu'il se donne à connaître, là qu'il se révèle, là que, paradoxe inouï, dans une expérience de souffrance, il nous fait goûter sa présence. Le premier réflexe serait de fuir, c'est notre spécialité depuis l'Éden. Mais l'assurance de sa présence nous encourage.

Voilà un secret qui n'a pas à être gardé, un secret de famille qui doit courir les routes. La justice envers les petits révèle le visage du Christ. Elle nous apprend à connaître, en définitive, celui qui nous jugera. Et voilà la joie, la seule, la magnifique assurance du chrétien : si nous l'avons vu souvent dans les petits, nous n'aurons pas peur du jugement, car nous connaîtrons notre Juge. On ne craint pas celui qu'on aime. Le jour de la moisson ne sera alors qu'une fête de retrouvailles.

Un jour ou l'autre, il faut bien choisir son camp. Les boucs n'ont pas choisi, voilà tout, c'est leur manière à eux de choisir, et elle est tristement commode. Les justes, eux, ont tranché chaque jour, dans le secret, sans témoin, dans la chair de leur vie. Le Royaume qui vient sera sans division parce qu'il sera sans mensonge. Il n'y aura dedans que des gens qui auront, un jour ou l'autre, aimé véritablement, c'est-à-dire fait justice. Le grenier est vaste, la moisson est prête, le Maître est patient. Ne le faisons pas attendre plus longtemps.